

humanitas



Vol. XXXVII-XXXVIII

IMPrensa DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
INSTITUTO DE ESTUDOS CLÁSSICOS

HUMANITAS

VOLS. XXXVII-XXXVIII



C O I M B R A

MCMLXXXV-MCMLXXXVI

LE PAYSAGE SABIN DANS L'OEUVRE DE VARRON

Cet article est né d'un étonnement. On a souvent défini Varron comme un fils amoureux de sa Sabine. On a insisté sur «il suo amore e il suo attaccamento alla propria terra natale» (1). Il m'a semblé alors intéressant de rechercher la façon dont il décrivait cette région, les paysages qui l'avaient frappé, comment il les avait peints, quels détails lui avaient paru dignes d'être notés. Je m'attendais à trouver chez cet enfant de Reate (2), qui a sans doute passé le tout début de sa vie dans cette contrée (3), qui y posséda toujours des propriétés dont non seulement on constate qu'il parle avec plaisir mais où on

(1) B. Riposati, *Varrone e la sua terra sabina*, dans *Rieti e il suo territorio*, Milano, 1976, p. 232.

(2) La quasi totalité des érudits pense que Varron est né à Reate (auj. Rieti), cf. H. Dahlmann, art. *M. Terentius Varro* dans Pauly — Wissowa, *RE*, Suppl. VI, col. 1173s.; F. della Corte, *Varrone, il terzo gran lume romano*, Firenze, 1970, p. 16; B. Riposati, *Varrone, l'uomo e lo scrittore*, dans *Atti del Congr. intern. di studi varroniani*, Rieti, 1976, p. 59. Il appartenait à la tribu *Quirina*, précisément de Rieti. Chez les anciens, Symmaque (*epist.* 1, 2, 2) est le premier à l'appeler *Reatinus*, ce qui se retrouve dans Sidoine Apollinaire (*epist.* 4, 3, 1). Mais Aug., *ciu.* 4, 1 écrit de notre auteur: *Romae natus et educatus*, ce qui fait dire à R. Astbury ("Varro's birthplace", *Latomus*, 1977, p. 180-1) que Varron serait né à Rome, bien que le berceau de sa famille fût Rieti. J. P. Cèbe (*Varron, Satires Ménippées*, 5, Rome, 1980, p. 852) pense que, quoique né à Rieti (cf. J. P. Cèbe, *Varron. Satires Ménippées I*, Rome, 1972, p. 3) «il passa probablement à Rome le plus clair de ses jeunes années» (ce qui explique l'expression employée par l'évêque d'Hippone où l'usage de *natus* ne serait qu'une façon d'insister sur l'âge très jeune qu'il avait lorsqu'il est arrivé dans la capitale). De toutes façons *natus et educatus* était souvent utilisé comme un tout, cf. *Theis. l. L., s. u.: educatio*, vol. V 2, fasc. 1, col. 114, l. 41s. Pour une autre identification du lieu de naissance du savant romain, voir T. Vizzaccaro, *M. Tereuzio Varrone ed il Cassinate*, Rome, 1954.

(3) Cf. B. Riposati, *Varr., l'uomo e lo scritt.*, p. 61: on ne sait pas quand il partit pour Rome.

sent qu'il est heureux de vivre (4) et où il revenait, semble-t-il, assez fréquemment (5) des notations pittoresques du type de celles qu'on rencontre chez un Horace par exemple. Ainsi, lorsque ce dernier décrit le domaine que lui a donné Mécène, le paysage est si précisément rapporté qu'on a pu grâce à ce passage identifier l'emplacement de la villa en question: «Figure-toi une chaîne de hauteurs coupée seulement par une vallée ombreuse, mais de façon que le soleil, quand il arrive, en éclaire le côté droit et qu'il en baigne de vapeurs le côté gauche lorsqu'il s'éloigne sur son char qui s'enfuit. Tu en louerais la température. Et que dirais-tu en voyant les buissons porter libéralement des cornouilles et des prunelles, le chêne et l'yeuse prodiguer au bétail le régal de leurs fruits, au maître celui de leur ombre? Tu croirais que c'est Tarente, transportée près de Rome avec tout son feuillage. De plus une source, assez importante pour donner son nom au ruisseau qui s'en échappe et telle que l'Hèbre ne serpente pas plus frais et plus pur à travers la Thrace, y coule, bonne pour la tête et pour l'estomac malades. Voilà la douce et, si tu m'en crois maintenant, la charmante retraite qui, aux jours de septembre, me garde à toi en bonne santé» (6). La satire 6 du livre 2 qui se réfère au même endroit ne mentionne qu'une «fontaine d'eau vive voisine de la maison et au-dessus un peu de bois» (7), le tout situé dans les montagnes (8). Si la campagne qu'a sous les yeux le poète lorsqu'il compose l'épître 10 du livre I n'est pas nommée, on peut cependant y reconnaître la Sabine grâce aux deux derniers vers (49-50): *Haec tibi dictabam post fanum putre Vacunae, / excepto quod non simul esses cetera laetus*, puisque Vacuna est une vieille déesse de cette région et qu'on a cru identifier le sanctuaire ici évoqué en celui que rappelle une inscription trouvée à Rocca Giovane sur la Licenza (C.I.L. XIV 3485). Or que dit l'auteur? *Ego laudo ruris amoeni / riuos et musco circumlita saxa nemusque* (v. 6-7)

(4) Cf. Grimal, *Les jardins romains à la fin de la république et aux deux premiers siècles de l'empire*, Paris, 1943, p. 388-9.

(5) Il raconte lui-même qu'il avait l'habitude de faire étape chez une tante maternelle dont la «*uilla*» était à mi-chemin entre Rome et Rieti sur la *uia Salaria* (*rust.* 3, 2, 15).

(6) Hor., *epist.* 1, 16, 5-16; trad. de F. Villeneuve dans son édition des épîtres d'Horace à la Société des Belles Lettres, Paris, 1967.

(7) Hor., *sat.* 2, 6, 2 s. Trad. F. Villeneuve dans l'édition des Belles Lettres, Paris, 1965.

(8) Hor., *sat.* 2, 6, 16: *...ubi me in montis et in arcem ex urbe remoui...*

et il n'oublie pas l'onde *quae per pronum trepidat cum murmure riuum* (v. 21). Il loue la fraîcheur des lieux. Ce qui pourrait passer pour froidure (9) assure le bien-être en été. C'est également ce que vante l'ode I, 17 (v. 17) qui contient, elle aussi, des détails pittoresques sur l'environnement: l'adjectif *reducta* pour suggérer l'enfoncement de la vallée (v. 16), la vision des *ualles et Vsticae cubantis | leuia ... saxa* (v. 11-12), le tableau des chèvres qui *impune tutum per nemus arbutos | quaerunt latentis et thyma deuiae* (v. 5-6).

Voilà le genre de notations qu'on s'attendrait à rencontrer. Eh bien, qui lira l'oeuvre entière de Varron — ou du moins, ce qu'il en reste — aura beau chercher, il ne trouvera pas une seule description du paysage sabin. Certes, la Sabine est omniprésente dans les écrits du célèbre polygraphe (10). Outre son histoire, sa langue, ses moeurs, son extension, il évoque ses cultures, ses élevages de bovins, d'ânes, de chevaux, de mulets, de chèvres, d'escargots, de tourterelles, de poissons, la transhumance qui s'y pratique (11); mais son paysage point! Et ceci est assez bizarre.

Assurément, il cite des toponymes: *muli e Rosea campestri aestate exiguntur in Burbures altos montes* (*rust.* 2, 1, 17) (12); il emploie l'expression *in Reatinis montibus* (*rust.* 2, 2, 9); il nomme le mont *Tetrica* (*rust.* 2, 1, 5) et le *Fiscellus* en *rust.* 2, 1, 5 et 2, 3, 3. Mais comme on le voit, ce sont de simples noms qu'il n'accompagne jamais de description. De même Servius (*ad Aen.* 7, 712) rapporte une anecdote contée par notre auteur à propos du lac *Velinus*: *Velinus lacus est circa Reate iuxta agrum qui Rosulanus uocatur. Varro tamen dicit lacum hunc a quodam consule in Nartem uel Narem fluuium, nam utrumque dicitur, esse diffusum: post quod tanta est loca secuta fertilitas, ut etiam perticae longitudinem altitudo superaret herbarum; quin etiam quantum*

(9) Cf. Hor., *epist.* 1, 18, 104s: *me quotiens reficit gelidus Digentia riuus, / quem Mandela bibit, rugosus frigore pagus...*

(10) Cf. J. Collart, "Le sabinisme de Varron", *Rev. Ét. Lat.* XXX 1952, p. 69-70 ainsi que J. Collart, *Varron, grammairien latin*, Paris, 1954, p. 225-43.

(11) Élevage d'ânes: *rust. passim*; chevaux: *rust.* 2 *proem.* 6; chevaux et mulets: *rust.* 1, 7, 10; 2, 1, 17; 2, 2, 6; mulets: *rust.* 2, 8, 5; chèvres: *rust.* 2, 3, 3; transhumance: *rust.* 2, 1, 16s.; 2, 8, 5; 2, 2, 9; 3, 17, 9; tourterelles: *rust.* 3, 2, 14; 3, 4, 2; escargots: *rust.* 3, 14, 4.

(12) Le texte adopté pour *rust.* est celui de A. Traglia, *Opere di Marco Terenzio Varrone*, Torino, 1974.

per diem demptum esset, tantum per noctem crescebat (13). Nul tableau de la nature environnante. Nous savons par l'enfant de Reate qu'il y a des vignes autour de cette cité, car il parle des procédés par lesquels les habitants de la région les empêchent de traîner sur le sol (*rust.* 1, 8, 6). Mais l'aspect des vignobles n'est pas décrit. Il nous apprend que les champs sont bordés de remblais ou de murettes (14), que des haies d'arbres les entourent (15). Mais il ne peint pas la vue qui en résulte. Bref, il serait impossible de reconnaître aujourd'hui au coup d'oeil un site sabin mentionné par le plus savant des Romains comme l'appelaient Saint Augustin, tant il a été avare de détails pittoresques.

Pourquoi cette absence du paysage sabin chez Varron? Or arguera peut-être qu'il s'agissait uniquement pour lui d'écrire une oeuvre technique. Certes cette explication peut valoir pour les *Res rusticae*, encore qu'il eût été licite d'y attendre quelque *ἔκφρασις* qui eût détendu le lecteur et orné l'exposé. Mais la production de notre auteur ne s'est pas limitée aux *Res rusticae*! Un recueil comme celui des *Satires Ménippées* contient tous les tons et tous les genres: disputes, scènes de comédie, discours, testaments parodiques, préceptes gastronomiques, récits de voyages, etc., l'ensemble narré sur un ton où se mêlent le rire et le sérieux. Il faudrait être aveugle pour ne pas remarquer la ressemblance avec certains des sujets qui servent de thèmes aux satires d'Horace: «l'expédition» à Brindes, l'altercation entre Persius de Clazomènes et Rupilius Rex, un repas ridicule... Puisque le Vénosan a su insérer dans ces compositions des descriptions de son domaine ou de la campagne sabine, qu'est-ce qui a empêché le Réatin d'en faire autant alors

(13) Même renseignement attribué à Varron dans Servius, *ad Georg.* 2, 201. L'anecdote se retrouve en Varr., *rust.* 1, 7, 10 où il n'y a pas davantage de description du paysage.

(14) Varr., *rust.* 1, 14, 3s.: *Agger is bonus, qui intrinsecus iunctus fossa aut ita arduus, ut eum transcendere non sit facile. Hoc genus saepes fieri secundum vias publicas solent et secundum amnes. Ad viam Salariam in agro Crustumino uidere licet locis aliquot coniunctos aggeres cum fossis, ne flumen agris noceat. Aggeres faciunt sine fossa: eos quidam uocant muros, ut in agro Reatino. Quartum fabrile saepimentum est nouissimum, maceria. Huius fere species quattuor, quod fiunt e lapide, ut in agro Tusculano, quod e lateribus coctilibus, ut in agro Gallico, quod e lateribus crudis, ut in agro Sabino, quod ex terra et lapillis compositis in formis, ut in Hispania et agro Tarentino.*

(15) Varr., *rust.* 1, 15, 1.

qu'il y incluait, par exemple, des morceaux de haute poésie (16)? Il y a eu manifestement un refus de sa part, un refus profond, lequel tient sans doute à des raisons psychologiques.

Partout Varron fait preuve d'une pudeur qui le détourne d'exprimer tout ce qui ressortit à son affectivité. Un exemple? Lorsqu'il parle de sa femme en *rust.* 1 ls. et 1 4, le lecteur chercherait vainement une parole faisant étalage de sentiments intimes. Qu'on en juge: *Si otium essem consecutus, Fundania, (même pas «mea Fundania»!) commodius tibi haec scriberem, quae nunc, ut potero, exponam cogitans esse properandum, quod, ut dicitur, si est homo bulla, eo magis senex. Annus enim octogesimus admonet me ut sarcinas conligam, antequam proficiscar e uita. Quare, quoniam emisti fundum, quem bene colendo fructuosum cum facere uelis, meque ut id mihi habeam curare roges, experiar; et non solum, ipse quoad uiuam, quid fieri oporteat ut te moneam, sed etiam post mortem. (...) Quocirca scribam tibi tres libros indices, ad quos reuertare, siqua in re quaeres, quem ad modum quidque te in colendo oporteat facere.* Dans le même ordre d'idées, point d'allusion à ses parents dans ce qui reste de ses oeuvres. A-t-il eu des enfants? Nous l'ignorons. Quelle différence avec un Cicéron! Or le lien entre un homme et sa terre natale appartient à ce type de relations (17). Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que sur ce sujet encore il se soit tu.

Cette réserve du Sabin se manifeste également par le fait que pour exprimer ses théories les plus chères, sur les moeurs, sur les vertus des ancêtres, que sais-je encore, il prend des masques. Dans les *Satires Ménippées*, autant qu'il est possible d'en juger par les maigres fragments qui subsistent, il confie souvent à des porte-parole le soin d'exprimer les pensées qui lui tiennent le plus à coeur. Et même lorsqu'il parle à la première personne, J. P. Cèbe le surprend fréquemment en train de jouer un personnage (18). Lorsqu'il compose des ouvrages

(16) Dans la satire intitulée *Marcipor* description de la «*chorea astrice*» sur fond de voûte céleste à minuit; dans la même satire, description d'un orage plein de violence, qui n'est pas sans rappeler les récits de tempêtes qu'on trouve dans les tragédies; etc.

(17) Cf. M. Bonjour, *Terre natale. Études sur une composante affective du patriotisme romain*, Paris, 1975.

(18) J. P. Cèbe, *Varron. Satires Ménippées 2*, Rome, 1974, p. 279: «La vigueur, la sérénité, l'enjouement, la bonhomie dont il fait preuve dans les *Ménippées*, traits plus ou moins forcés d'un moi qui se contrôle, se domine, se veut ferme, logique,

de linguistique, d'histoire, de géographie, d'agronomie ou d'autres traités techniques, certes, il dit «je», mais dans ce cas également son «moi» est dissimulé, il se cache sous l'habit du linguiste, de l'historien, de l'antiquaire, bref du savant spécialiste. Cette sorte de timidité explique qu'il n'ait jamais été un orateur brillant, comme le confirment Saint Augustin (19) et Quintilien (20) qui relève chez lui plus de science que d'éloquence. C'était en effet un bourreau de travail (21), mais de travail solitaire, dans la veille ou dans l'isolement. Ses études, même si elles utilisent à maintes reprises ses propres expériences vécues (22), sont de celles qui se font dans la réflexion en tête à tête avec soi-même et avec les livres. Il n'était pas extraverti, mais introverti — et ceci dérivant de cela, on notera au passage qu'il n'a pas connu une fulgurante carrière d'homme politique —.

D'ailleurs si le lecteur ne trouve pas chez le Reatin les descriptions de la Sabine qu'il serait en droit d'attendre, il se consolera lorsqu'il s'apercevra qu'il n'y a en fait guère de peinture de paysage — quel que soit le paysage — dans les oeuvres de celui-ci. Des ouvrages dont le titre pourrait à la rigueur laisser espérer de tels développements, *De aestuariis*, *De ora maritima*, *De litoralibus*, les restes ne comportent rien de semblable (23). Dans la satire Ménippée intitulée *Marcipor*,

raisonnable, masquent son inadaptation au monde. Comme tout homme de lettres digne de ce nom, il écrit pour exorciser ses démons intimes et son oeuvre laisse deviner sa 'structure psychique' secrète, révélant qu'il n'était pas l'être tout d'une pièce qu'on pourrait se figurer *a priori* d'après le personnage qu'il joue» — voir aussi J. P. Cèbe, *Varron. Satires Ménippées 5*, Rome, 1980, p. 857s.

(19) Aug., *ciu.* 6, 2 (comparaison entre Varron et Cicéron): (*Varro*) *tametsi minus est suavis eloquio, doctrina tamen atque sententiis ita refertus est ut in omni eruditione, quam nos saecularem, illi autem liberalem uocant, studiosum rerum tantum iste doceat quantum studiosum uerborum Cicero delectat.*

(2) Quint., *inst.* 10, 1, 95.

(21) Cf. Aug., *ciu.* 6, 2: (*Varro*) *qui tam multa legit, ut aliquid ei scribere uacuisse miremur; tam multa scripsit, quam multa uix quemquam legere potuisse credamus.*

(22) Références fréquentes à sa propre expérience dans les *rust.*, mais aussi ailleurs: *ling.* par ex., etc.

(23) Varron parle lui-même de son *De aestuariis* en *ling.* 9, 26, il y traitait, d'après ce qu'il dit, des marées, de leurs rapports avec la lune, etc.. Nous connaissons le *De ora maritima* à travers quatre citations de Servius (*ad Aen.* 1, 108 et 112; 5, 19; 8, 710): il n'y est question que de vents, de bas-fonds, de conseils de navigation. Solin XI 6 renvoie au *De litoralibus* à propos de la Crète, du Mt Ida et du tombeau

le fr. 276 DC (= 273 B) offre une allusion à la Propontide: *Propontis unda qua liquenti caerulea / natantem perfundit, cape* (24). *Men.* 470 DC (= 467 B), tiré de *Sesculixes*, brosse un panorama de montagnes habitées par les Muses, par conséquent plus ou moins un décor de convention poétique: *Pieridum comes / quae tenent cata gelo putri montium saxa*. Enfin *Men.* 75 DC (= 75 B) évoque un torrent: *ubi riuus praecipitatu in nemore deorsum / rapitur atque offensus aliquo a scopulo lapidoso albicatur*. C'est tout. On avouera que ce n'est pas grand'chose. Le dernier passage cité est, il est vrai, assez pittoresque. Mais les commentateurs (25) s'accordent à y voir le second terme d'une comparaison dont le premier serait, dans cette composition intitulée *Caue Canem*, la violence des Cyniques se lançant à corps perdu dans l'attaque contre les vices et les vicieux. Ce rapprochement entre un homme ou un animal qui charge et l'énergie d'une masse d'eau en mouvement est traditionnel; il se lit assez fréquemment dans la littérature tant grecque que latine. Ainsi la description ci-dessus n'est qu'un exercice littéraire de Varron, une variation sur un motif donné.

En fait Varron est un homme pour qui le paysage extérieur n'existe pas en tant que tel (26). Il est un «auditif», très sensible aux diverses sortes de sons. Les *Satires Ménippées* le prouveraient surabondamment si besoin était: dans *Eumenides* il relève les sonorités différentes des instruments de musique accompagnant les cortèges en l'honneur de Cybèle, ailleurs le bruit sourd des boeufs sortant de l'étable (27),

de Jupiter: *Varro in opere quod de litoralibus est, etiam suis temporibus affirmat sepulcrum Iouis ibi uisitatum* (on a parfois identifié l'oeuvre signalée par Solin au *De ora maritima*, cf. H. Dahlmann, *art. cit.* *RE* col. 1232). Aucune des allusions que nous venons de rapporter ne laisse penser qu'il y avait des descriptions de paysage dans ces ouvrages.

(24) La double numérotation proposée est celle d'une part de F. della Corte, *Varronis Menippearum fragmenta*, Turin, 1953, d'autre part de F. Bücheler, *Petronii satirae, adiectae sunt Varronis et Senecae satirae similesque reliquiae*, 6ème éd. revue par G. Heräus, Berlin, 1922. Le texte adopté est celui de L. Deschamps, *Étude sur la langue de Varron dans les Satires Ménippées*, Lille-Paris, 1976 (texte des *Men.* en appendice).

(25) E. Bolisani, *Varrone Menippeo*, Padoue, 1936, p. 45; J. P. Cèbe, *Varron. Satires Ménippées 3*, Rome, 1975, p. 315s.

(26) Lorsqu'il s'y réfère c'est pour des raisons scientifiques ou techniques, non en vue de descriptions pittoresques.

(27) *Men.* 387 DC (= 386 B): *exeunt citi, strepunt, mixtim eunt, bount*.

le brouhaha de la curie (28), le grondement de la foule (29), les phénomènes d'écho (30). Et non seulement il remarque ces manifestations sonores, mais encore il les rend, sans doute parfois volontairement et à d'autres moments inconsciemment, dans ses vers. Ainsi il utilise dans les passages sur le culte de la Grande Mère les galliambes dont le rythme reproduit les danses orgiastiques des Galles, ainsi abondent chez lui les allitérations, les harmonies imitatives, au point que les agencements savants de voyelles et de consonnes en vue de restituer certaines impressions, la recherche des effets de rime motivent souvent le choix qu'il fait entre les diverses formes que peut présenter un mot, entre les possibilités qu'offre la phonétique ou la morphologie et justifient à maintes reprises l'ordre des termes dans la phrase (31). C'est donc un homme à l'oreille très fine. Mais ce n'est pas un visuel.

C'est pourquoi, chez Varron, le paysage est intériorisé. De la Sabine il n'a retenu qu'un très petit nombre de traits sans aucun détail pittoresque. Or précisément, en finissant, il serait bon de s'intéresser à ces traits qui seuls sont restés dans son esprit. À quelle vision schématique donnent-ils naissance? On s'aperçoit qu'il s'agit d'une sorte de paysage archétypal. Notre auteur parle de montagnes, d'onde; les autres notations relevées sont toutes en rapport avec l'élevage, l'agriculture, et la fertilité. Certes, il est banal de trouver chez les écrivains qui évoquent leur terre natale des souvenirs concernant l'eau et des mentions de fécondité (32). Aussi ne suffit-il pas de conclure que le savant Reatino-Romain voit en Sabine des images maternelles; ce ne serait pas original, c'est vrai pour tout homme se remémorant son lieu de naissance (33).

Certes la Sabine est présentée comme source de vie grâce à son humidité (34), grâce à sa fraîcheur qui permet aux animaux de «survivre»

(28) *Men.* 458 DC (= 454 B): *dormit alius, nimirum uigilant, clamant, calent, rixant.*

(29) *Men.* 488 DC (= 493 B): *Acciti sumus ut depontaremur. Murmur fit ferus.*

(30) *Men.* 388 DC (= 387 B).

(31) Voir L. Deschamps, *Ét. sur la langue de Varron...*, *passim*.

(32) Voir M. Bonjour, *op. cit.*, p. 352s. chap. «Les rêveries d'abondance» et par ex. p. 353: «Chez les écrivains latins, le sol de la petite patrie n'est jamais stérile.» L'eau est sentie comme maternelle.

(33) Cf. G. Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*, Paris, 1948, p. 121ss.

(34) Pensons à ce que rapporte Servius (*ad Aen.* 7, 712) à propos de la fertilité de la région de Rosea: elle est liée au lac *Velinus*: *Varro (...) dicit lacum hunc (...) in*

durant l'été par la pratique de la transhumance, mais cette terre dont on s'aperçoit qu'il la conçoit ainsi dans son inconscient comme «pourvoyeuse d'existence», le savant qu'il est affirme qu'elle contient l'ombilic de l'Italie: *in agro Reatino Cutiliae lacum in quo fluctuetur insula Italiae umbilicum esse M. Varro tradit* (35), l'ombilic, le centre, l'espace créatif par excellence, comme l'écrit M. Eliade (36). Ainsi, curieusement, cette présentation inconsciente du paysage sabin rejoint les théories de Varron historien telles que nous avons cru pouvoir les dégager (37). Les *Sabini*, race «élue», dont le nom même est révélateur puisque parent du chiffre sept, ces «Parfaits», ces «*Σεβαστικοί*» (38), sont des autochtones du centre de l'Italie d'où ils se sont répandus à peu près dans toute la péninsule. Ces *Aborigines Sabini*, — car il s'agit d'un seul et même peuple, *Sabini* n'étant à l'origine qu'un adjectif qualifiant *Aborigines* (39) — ont, il est vrai, reçu des étrangers, Pélasges,

Nartem uel Narem fluium (...) esse diffusum; post quod tanta est loca secuta fertilitas, ut (...). Varron indique qu'on élève des escargots autour de Reate (*rust.* 3, 14, 4), mais un peu auparavant (*rust.* 3, 14, 2) il avait insisté sur l'humidité et la fraîcheur nécessaires à ces animaux. Allusion à l'eau encore en *rust.* 1, 7, 7: *Sunt quae non possunt uiuere nisi in loco aquoso aut etiam aqua, et id discriminatim alia in lacubus, ut harundines in Reatino, alia in fluminibus, ut in Epiro arbores alni, alia in mari. (...).*

(35) Plin., *nat.* 3, 109; voir aussi Solin, II 6: *umbilicum, ut Varro tradit, in agro Reatino habet* (sc. Italia).

(36) M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, 1964, p. 318.

(37) Cf. L. Deschamps, *Temps et histoire chez Varron*, dans *Filologia e forme letterarie. Studi su l'antichità classica e la sua fortuna offerti a F. della Corte*, Ed. di Storia e Letteratura, Rome, à paraître.

(38) Cf. L. Deschamps, "*Sabini dicti ... ἀπο τοῦ σεβασθαι*", dans *Miscellanea di studi in memoria di F. Araldi, Vichiana*, n. s., anno 12, 1983, fasc. I-II-III, p. 157-187. Toutes ces spéculations varroniennes sont sous-tendues par des croyances pythagoriciennes; l'appellation «*Σεβαστικοί*» désignait une certaine classe ou un certain grade chez les disciples du Maître de Crotona.

(39) Aux arguments que j'ai déjà exposés dans "*Sabini dicti...*" p. 161s. pour démontrer que dans l'esprit de Varron les termes *Aborigines* et *Sabini* désignent un seul et même peuple, on ajoutera le fait que Pline l'Ancien — dont on sait combien il dépend de notre polygraphe qu'il cite lui-même parmi ses sources (*nat.* I *ind. auct.*) pour la plupart des livres de sa *naturalis historia* et en particulier pour le troisième — énumère en *nat.* 3, 56, lorsqu'il donne la succession des ethnies dans le Latium: *Aborigines, Pelasgi, Arcades, Siculi, Aurunci, Rutuli* sans nommer les Sabins. Cela peut nous inciter à conclure qu'il considère «*Aborigines*» et «*Sabini*» comme deux appellations de la même ethnie (sous l'influence du Reatin?).

Arcadiens, Troyens (40), mais ces apports se sont parfaitement intégrés (41). Ces gens s'appelèrent *Latini* à cause de Latinus, puis *Romani* à cause de Romulus, lequel poursuivit le processus d'accueil et d'assimilation: lui et ses compagnons prirent des épouses sabines, s'associèrent aux Sabins de Titus Tatius, etc. D'ailleurs, bien avant le nourrisson de la louve des Sabins s'étaient installés sur le site dont le nom par le mot *septem* que Varron y reconnaît annonçait la future grandeur de Rome, le *Septimontium* (42). De sorte que la Sabine serait «mère de Rome».

D'autre part, si l'on en croit notre polygraphe, les Sabins ont rayonné dans toutes les directions. Selon lui, à date très reculée, ils avaient déjà réalisé une sorte «d'unité italienne». C'est la conclusion qu'on peut tirer du témoignage de Servius (*ad Aen.* 1, 532) expliquant que le nom d'*Oenotria* soit appliqué par Virgile à l'ensemble de l'Italie: *Oenotria autem dicta est uel a uino optimo quod in Italia nascitur uel ut Varro dicit ab Oenotro rege Sabinorum*. Si le roi des Sabins donne son nom au pays tout entier, c'est que ce peuple se trouve dans le pays tout entier. Ainsi la Sabine serait-elle, aussi, «mère de l'Italie». En outre cette notice lui reconnaît une antiquité extraordinaire, puisque Tertullien (*nat.* 2, 12, 9) indique que Janus aurait accueilli Saturne

(40) Cf. F. della Corte, *L'idea della preistoria in Varrone*, dans *Atti Congr. St. Varr.*, p. 123.

(41) F. Cavazza (*Studio su Varrone etimologo e grammatico*, Firenze, 1981, p. 91) se livre à des remarques similaires quant à l'opinion de Varron sur l'origine de la langue latine: «Questa concezione» (*sc.* la conception selon laquelle le latin avait «una origine greca eolica») «pare respinta in Varrone» (en note: «o tutt'al più accettata parzialmente») «dove si ha, quando è possibile, il recupero di una autonomia e autoctonia del latino cui rivendica una certa genuinità dei tempi antichi: quella del Reatino è proprio una tendenza, una preferenza — come ad es. tra gli altri sottolinea il Kent (ed. di Varrone p. XI) — di spiegare il latino col latino o col mondo romano, non lungi da una generale inclinazione autonomistica che ci permette di connettere la concezione dell'etimologia con quella della storia come la si ritrova in Livio» et F. Cavazza renvoie à A. Ronconi, *Interpretazioni grammaticali*, Padova, 1958, p. 206 et Roma, 1971, p. 91s. Nous en concluons que Varron, renforçant ses théories historiques par ses théories linguistiques, professait que, pour la langue comme pour la race latine, un fonds autochtone avait accueilli et assimilé des apports étrangers variés.

(42) Fest., 424, 31 L: *Sacrani appellati sunt Reate orti qui ex Septimontio Ligures Siculosque exegerunt: nam uere sacro nati erant*. Cette notice doit dériver de Varron: cf. R. Gelsomino, *Varrone e i sette colli di Roma*, Roma, 1975, p. 27.

dans l'Italie qui s'appelait alors *Oenotria*. L'*Oenotria* étant une contrée sabine puisque devant son appellation à un monarque sabin, et «Sabins» n'étant qu'une épiclèse des *Aborigines*, l'affirmation de Justin, 43, 1-3, devient, dans cette perspective varronienne, parfaitement limpide: *Italiae cultores primi Aborigines fuere quorum rex Saturnus*, Saturne, le dieu-roi de l'âge d'or. Des Sabins, finalement, notre auteur en implante partout. Combien de groupes et de langues met-il en rapport avec eux: *Samnites*, *Sabelli*, etc.! Il est vrai qu'il pouvait faire appel pour justifier le «pansabinisme» qu'il postulait à la pratique sabine du *uer sacrum* à laquelle il se réfère en *rust.* 3, 16, 29.

On le constatera: l'enfant de Rieti place la Sabine «dans un espace transcendant, un espace consacré, distinct de l'espace profane» (43) et il lui fait vivre un temps sacré, celui de l'âge d'or.

Revenons au paysage sabin tel qu'il apparaît dans l'oeuvre de Varron. L'écrivain n'en trace qu'une peinture très schématique où, curieusement, ne sont notées que les composantes verticales: un *clivus* (*rust.* 3, 1, 6), des *montes* (*rust.* 2, 1, 5 et 2, 8, 5), les *Burbures alti montes* (*rust.* 2, 1, 17), les *Reatini montes* (*rust.* 2, 2, 9), les *montes Sabini* (*rust.* 3, 17, 9), le *Cantherius mons in Sabinis* (*rust.* 2, 1, 8), des remblais, des murs (*rust.* 1, 14, 3-4), des arbres se dressant vers le ciel (*rust.* 1, 15, 1: *serunt alii circum pinos, ut habet uxor in Sabinis, alii cupressos, ut ego habui in Vesuuio, alii ulmos, ut multi habent in Crustumino*; il va de soi que de nombreuses essences poussaient dans la contrée, on retiendra que notre homme a été frappé par les pins. Le pin! Ce symbole même de la verticalité!). En revanche, aucune mention de plaine ondoyante, d'horizon fuyant dans le lointain, de ruisseau serpentant lentement. Lorsque des lacs sont évoqués, il n'est jamais question de leur surface plane; ils ne sont pas décrits. Pas de grotte, non plus. Quelle différence avec la vision que garde Horace de la même région: des vallées ombreuses et retirées (44) — alors que chez Varron seules figurent les hauteurs, et non les creux —, des sources, des bois, des arbres protecteurs et nourriciers, des arbustes, des buissons, du thym. Une seule fois on trouve chez le Reatin l'expression *campi Roseae*

(43) M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, 1969, p. 23s. et p. 30.

(44) Dans cette référence aux vallées ombreuses et retirées, aux arbres larges et protecteurs, se révèle le besoin de sécurité que A. Traina a reconnu chez Horace en étudiant l'emploi que fait le poète des termes *angulus, arx, latebrae* (*Poeti latini e neolatini I*, Bologne, 1975, p. 248s., 256ss., 271).

(*rust.* 1, 7, 10) mais ce n'est pas la signification de «plaine» que veut y privilégier l'auteur; son but est de montrer combien la «campagne» de Rosea est fertile (45). Et si en *rust.* 2, 1, 17 il utilise l'adjectif *campestris*, c'est pour mieux mettre en valeur le mouvement ascendant dont la région est le théâtre: *muli e Rosea campestri aestate exiguntur in Burbures altos montes*, ce qui nous ramène à la notion de verticalité et d'élévation.

Il est clair que le paysage sabin tel qu'il apparaît chez notre écrivain est un paysage symbolique et qu'il est caractérisé par une sorte d'aspiration vers le haut. Le tableau que peint l'enfant de Rieti avec ses lignes verticales si appuyées n'est pas sans faire penser aux oeuvres du Greco dont les personnages démesurément allongés semblent comme attirés par le ciel.

Cette représentation de sa patrie que nous livre Varron n'est-elle pas due au fait qu'il la considère comme la représentante des valeurs viriles, de l'élévation morale? Les hommes de ce pays, habitués à la rude vie des montagnes, ont le regard tourné vers les sommets; ils sont des modèles d'austérité et de grandeur. Si le *Logistoricus*, *Cato*, de *pueris educandis*, rapporte des souvenirs personnels: *mihi puero modica una fuit tunica et toga, sine fasceis calciamenta, ecus sine ephippio, balneum non cotidianum, alveus rarus* (fr. 19 Bol.) et *uel maxime illic didici esse sitiienti theriacam mulsum et esurienti panem cibarium sili-gineum et exercitato somnum suauem* (fr. 28 Bol.), la première éducation de celui qui devait devenir le plus savant des Romains a été dépourvue de mollesse. Les lignes verticales dessinant pour lui le paysage qui fut celui de sa petite enfance ne sont-elles pas la transposition inconsciente de cette rigueur, de cet effort exigé, de cette élévation morale inculquée?

En outre, nous venons de le voir, notre historien considère les Sabins comme les *maiores*, les siens propres aussi bien que ceux du peuple romain, les grands ancêtres — ma traduction cherche à rendre en français le double sens contenu dans ce substantif issu du comparatif de *magnus* — à la hauteur desquels il faut se hisser et auxquels il faut s'assimiler si l'on veut retrouver l'âge d'or, car de génération en génération s'est accomplie une espèce de déclin (46).

(45) *Rust.* 1, 7, 10: *Caesar Vopiscus, aedilicius causam cum ageret apud censors, campos Roseae Italiae dixit esse sumen, in quo relicta pertica postridie non appareret propter herbam.*

(46) Cf. L. Deschamps, *Temps et histoire chez Varron...*

Le nombre et le contenu des références à la Sabine dans l'oeuvre de Varron montrent que ce dernier aimait profondément sa province natale. Rien d'étonnant alors qu'il ait surtout retenu d'elle les traits qui d'une façon générale lui plaisaient entre tous. Car si les images et les métaphores qu'utilise un écrivain, si les intrigues qu'il invente traduisent sa personnalité profonde, on percevra chez le Reatin un goût certain pour les hauteurs. Dans plusieurs des pièces qui les composent, les *Satires Ménippées*, — écrits où son imaginaire a pu sans doute le mieux se manifester — contiennent des allusions à des sages placés sur une éminence pour observer l'humanité (47). Évidemment ce thème vient du Socratisme (48) et a été souvent mis en oeuvre par les Cyniques (49), mais il est significatif qu'il ait jugé bon de se référer à celui-ci plutôt qu'à un autre. Dans deux satires, *Endymiones* (50) et *Marcipor* (51), une partie des fragments conservés paraît conter un voyage dans l'espace. Il est vraisemblable qu'ils s'inspirent de *Icaroménippe* de Lucien qui décrit une expédition vers les astres et de la lune, un «Cynique astronaute», selon le mot de J. P. Cèbe, examinant ce que font les humains. Mais que Varron ait voulu ou non ridiculiser le philosophe qu'il met en scène (52), une nouvelle fois

(47) *Men.* 210 DC (= 209 B) dans *Γνώθι σαυρόν*: *non animaduertis cetarios, cum uidere uolunt in mari thunnos, escendere in malum alte, ut penitus per aquam perspiciant pisces?* et *Men.* 121 DC (= 117 B): *sed nos simul atque in summam speculam uenimus | uidemus populum furiis instinctum tribus | diuersum ferri exterritum formidine.*

(48) J. P. Cèbe, *Varron. Satires Ménippées* 6, Rome, 1983, p. 974.

(49) J. P. Cèbe, *Varron. Satires Ménippées* 4, Rome, 1977, p. 722.

(50) J. P. Cèbe, *Varron. Satires Ménippées* 3, Rome, 1975, p. 452.

(51) L. Deschamps, «L'harmonie de sphères dans les Satires Ménippées de Varron», *Latomus*, 1979, p. 225s.; voir aussi B. Riposati, «Sulla poesia di Varrone», *Aevum*, 1941, p. 253.

(52) Cf. J. P. Cèbe, *Varron. Sat. Men.* 3, p. 456: «(Varron condamne) les philosophes visionnaires et les astronomes qui, nouveaux Endymions, laissent leur esprit vagabonder dans le ciel au lieu de s'occuper d'autrui, des choses de ce monde et de leur propre action. Un de ces 'savants', dans un récit parodique, rapporte comment il a, en une circonstance ignorée de nous, regagné le sol plus vite qu'il ne l'aurait désiré» (c'est le fr. 108 DC = 108 B: *sic ad uos citius opinione uertilabundus miser decidit*). Selon L. Alfonsi résumé par J. P. Cèbe, *ibid.* p. 454, l'âme d'un convive qui s'était endormi s'est élevée dans l'atmosphère. «Soudain ramenée dans l'enveloppe matérielle qu'elle avait quittée, l'âme décrit sa vision...: elle a de la lune épié les hommes et pénétré leurs soucis insensés. Elle sera mieux armée, instruite par

ce qui importe c'est qu'il ait choisi précisément ce scénario-là. On sera frappé par l'affinité existant entre lui et celui que G. Bachelard nomme le «peseur», celui qui s'élève («l'homme aérien» selon les termes du même philosophe) pour juger le monde (53). Cette attirance vers le haut, nous la découvrons jusque dans les étymologies qu'il propose. N'est-il pas riche d'enseignement qu'il conçoive l'exercice de la volonté comme un envol: *Volo a uoluntate dictum est et a uolatu, quod animus ita est ut puncto temporis peruolet quo uult* (*ling.* 6, 47) (54)?

Enfin suggérons une dernière raison pour expliquer que Varron ne voie en Sabine que des hauteurs, alors que la région comporte bien d'autres aspects — B. Riposati, «citoyen d'honneur» de Rieti et passionné lui aussi de cette terre, la décrit comme formée de «monti e vallate, zone pianeggianti e lievi ondulazioni, solcate da fiumi e costellate di laghi, ricca di boschi, di vigneti e oliveti e di fiorente vegetazione» (55) —. Des lignes qui s'élèvent, des montagnes ... Des phrases de M. Eliade reviennent en mémoire: «La montagne est voisine du Ciel et cela l'investit d'une double sacralité: d'une part, elle participe au symbolisme spatial de la transcendance ('haut', 'vertical', 'suprême', etc.) et d'autre part, elle est le domaine par excellence des hiérophanies atmosphériques et comme telle, la demeure des dieux. (...) Les valences symboliques et religieuses des montagnes sont innombrables. La montagne est souvent considérée comme le point de rencontre du ciel et de la terre, donc

son aventure, pour guider le corps qu'elle anime» (cf. L. Alfonsi, "Intorno alle Menippee", *RFIC*, 80, 1952, p. 1-35).

(53) Une chute est également évoquée dans *Marcipor* (*Men.* 275 DC = 272 B: *at nos, caduci, naufragi, ut χελιδόνες | quarum bipinnis fulminis plumas uapor | perursit, alte maesti in terram cecidimus*). Selon G. Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, 1943, p. 182, ascension et chute sont liées dans une dialectique inévitable. Le «peseur» (Varron?) juge le monde et «la valeur de mauvais aloi sera précipitée dans le vide» (Varron projette au sol ceux qu'il condamne?). Mais celui qui s'élève en esprit (Varron?) peut également retomber durement sur la terre lorsqu'il doit reprendre la vie commune avec le reste des hommes.

(54) Curieuse coïncidence: rapportant la phrase de Nietzsche «Toute ma volonté n'a pas d'autre but que celui de prendre son vol, de voler dans le ciel», G. Bachelard (*L'air et les songes*, p. 180) commente: «Je veux et je vole, même *volo*. Il est impossible de faire la psychologie de la volonté sans aller à la racine même du vol imaginaire.» Au terme d'analyses indépendantes des nôtres, J. P. Cèbe (*Varron. Sat. Mén.* 4, p. 725) rapproche lui aussi Varron de «l'homme aérien» de G. Bachelard.

(55) B. Riposati, *Varrone e la sua terra sabina*, p. 216.

un 'centre', le point par lequel passe l'Axe du monde» (56) — or n'oublions pas que c'est en Sabine que notre polygraphe place l'*umbilicus* de l'Italie —. Et plus loin: «Ce que nous pouvons observer, dès maintenant, c'est la vertu consacrant de la 'hauteur'. Les régions supérieures sont saturées de forces sacrées. Tout ce qui se rapproche du Ciel participe, avec une intensité variable, à la transcendance» (57). Or il est évident que Varron lie la Sabine au «sacré», nous l'avons constaté ci-dessus. En outre, il présente ses habitants comme ayant depuis toujours constitué le peuple religieux par excellence: ils sont à l'origine de nombreux cultes romains et ont encore à son époque conservé une piété qui a disparu partout ailleurs (58). On devine son intime conviction: c'est par cette région que s'est établie et s'établit encore la communication entre le Ciel et la Terre, et les hommes qui habitent ces zones de point de rencontre, ces zones sacrées, sont naturellement et sans étude plus proches des dieux.

En conclusion, nous constaterons qu'on a l'habitude d'étudier les sujets traités par les auteurs, mais qu'il est aussi intéressant, si ce n'est plus, de voir ceux qu'ils n'ont pas ou ceux qu'ils ont peu abordés, en recherchant le pourquoi de ces refus ou de ces inhibitions. Ainsi il n'y a pas de description du paysage sabin dans l'oeuvre de Varron, car ce qu'on y découvre, vu le manque de détails et de pittoresque, ne constitue pas une description de paysage. Ce n'est pas une peinture du monde extérieur: cette épure qui se réduit à des lignes verticales est en fait un portrait de l'écrivain, la projection de son moi profond et de sa conception de l'histoire.

LUCIENNE DESCHAMPS

Professeuse à l'Université de Bordeaux III

(56) M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, p. 92.

(57) Id., *ibid.*, p. 94.

(58) Cf. L. Deschamps, "*Sabini dicti ... ἀπὸ τοῦ σέβεισθαι*" et *Temps et histoire chez Varron*. S'il n'y a pas que la notion de piété qui soit impliquée dans l'étymologie varronienne du mot «*Sabinus*», cette notion y est cependant; c'est même celle que mettent en relief les divers auteurs qui s'y réfèrent: Festus, 464, 18 L: *Sabini dicti, ut ait Varro... quod ea gens prae populis praecipue colat deos, id est ἀπὸ τοῦ σέβεισθαι* (pour ce texte voir L. Deschamps, "*Sabini dicti...*"); Paul.-Fest., 465,3 L: *Sabini a cultura deorum dicti, id est ἀπὸ τοῦ σέβεισθαι*; Plin., *nat.* 3, 108: *Sabini, ut quidam existimauere, a religione et deum cultu Saebini appellati Velinos accolunt lacus, roscidis collibus*.